

Quoique la lune, qui ne devait se lever que dans la dernière heure de la nuit, ne brillât pas encore, les étoiles du ciel et les rayons lumineux de la voie lactée projetaient assez de clarté pour qu'on pût distinguer un autre parti d'Indiens, au nombre de vingt environ. Trois ou quatre étaient à cheval, mais ils réglèrent leur marche sur celle de leurs compagnons à pied.

Il n'y avait plus à hésiter.

— La carabine de Rayon-Brûlant, quoique son cœur soit si fort, s'écria Bois-Rosé, n'est pas aussi sûre dans sa main que la mienne et celle de Pepe ; le jeune chef et Gayferos prêteront le secours de leurs bras pour transporter le canot aussi vite que leurs jambes le leur permettront, et, mon compagnon et moi, nous les protégerons tous pendant qu'ils seront désarmés.

— Bon, dit l'Indien, un guerrier n'est pas seulement utile en combattant.

Après cette courte phrase d'assentiment, le jeune Comanche et Gayferos se conformèrent à l'ordre du Canadien. Ce dernier se mit d'un côté des porteurs, Pepe de l'autre, et tous s'élancèrent au pas de course à travers la plaine.

Rien dans la contenance des nouveaux venus n'annonçait que la petite troupe fût aperçue par eux dans sa manœuvre ; mais il n'en était pas de même parmi les Indiens en embuscade derrière les saules. Ceux-ci poussèrent dès hurlements de désappointement et d'alarme.

— Si je pouvais seulement distinguer l'œil d'un de ces hurleurs ! dit Pepe, qui se tenait entre la rivière et les porteurs du canot.

— Surveillez plutôt ceux à votre gauche, Pepe, reprit le Canadien. Ah ! ceux-ci viennent de nous apercevoir aussi. Les entendez-vous hurler à leur tour ? Mais que pas un d'eux ne s'approche à la portée de ma carabine, mordieu ! Voyez-vous, Pepe, on a beau dire, l'infanterie est préférable à la cavalerie, dans la guerre des Prairies comme dans celle des pays civilisés. Avant qu'un de ces cavaliers, à moins qu'il ne veuille tirer sur nous au hasard, ait obtenu assez de tranquillité de son cheval pour viser avec quelque chance... je me serai... arrêté...

En disant ces mots, Bois-Rosé suspendait sa marche et semblait prendre racine dans le sol.

— Oui, je sais ce qu'il veut dire, grommela Pepe en continuant son pas gymnastique à côté des Indiens chargés du canot. Je me serai arrêté... j'aurai visé... et...

La détonation de la carabine du vieux chasseur interrompit le soliloque de l'Espagnol.

— Et, reprit-il à demi-voix, un Indien tombera de cheval, comme un fardeau dont l'attache est brisée... C'est vrai, parbleu ! en voilà un qui vient de dégringoler de sa monture.

— Vite, dit le Canadien en accourant après ce dernier exploit, tandis que, du fond de la plaine où sa balle avait trouvé une victime, en dépit de l'éloignement, deux coups de feu répondaient inutilement au sien. Vous voyez, Rayon-Brûlant, comment, entre les mains d'un bon tireur, une carabine

ordinaire semble avoir une portée double des autres, quoique les balles de mon ancienne carabine soient trop petites pour celle-ci, ce qui leur ôte beaucoup de force.

Jusqu'à ce moment les sinuosités de terrain de la rive gauche que parcourait la petite troupe l'avaient mise à peu près à l'abri du feu des Indiens embusqués derrière les arbres de la rive droite ; mais les fugitifs arrivaient à un endroit où les bords du fleuve étaient unis et plats. C'était là le pas le plus dangereux à traverser, et, malgré l'active surveillance du Canadien et de l'Espagnol, et leurs efforts pour distinguer un but derrière les arbres, une fusillade exécutée par des ennemis invisibles les accueillit au passage. Un des porteurs du canot tomba, trop grièvement blessé pour se relever, si deux de ses compagnons n'étaient venus à son aide.

Dans la crainte de s'exposer eux-mêmes, en se découvrant, à la redoutable carabine des deux chasseurs blancs, dont ils avaient tant de fois éprouvé l'infailible justesse, les Indiens avaient tiré à peu près au hasard, à travers les troncs d'arbres. Sauf une balle qui effleura la chair de Pepe et n'emporta qu'un lambeau de sa manche, la fusillade ne fit pas d'autre mal aux fugitifs.

Cependant les porteurs du canot, réduits au nombre de deux, Cayferos et le Comanche, ne marchaient plus aussi rapidement. Chargés de leur compagnon mourant, les deux autres Indiens n'avançaient aussi de leur côté qu'à grand-peine, et l'autre parti d'Apaches, les plus à craindre parce qu'ils étaient les plus nombreux, et qu'ils occupaient la même rive que les fugitifs, commençait à gagner sensiblement du terrain sur eux.

Deux fois, les intrépides chasseurs, qui formaient l'unique corps de bataille de la petite troupe et sa seule défense, s'arrêtèrent pour faire face à l'ennemi, avec cette audace que semble respecter le danger, et deux fois un Indien tomba sous leurs balles.

Pendant cette retraite de lions, les deux coureurs de bois, animés par leur propre poudre, par les balles et les flèches qui sifflaient autour d'eux, et serrés l'un contre l'autre, marchaient à reculons et presque à pas comptés. Déjà loin d'eux, leurs compagnons, à l'abri du feu de l'autre rive par la distance qu'ils avaient pu gagner, tandis que les Apaches embusqués rechargeaient leurs armes, s'empressaient de remettre enfin le canot à flot.

Bois-Rosé et l'Espagnol faisant face à l'ennemi de la plaine, et le dos tourné à la rivière, ne voyaient pas les cavaliers indiens qui, abandonnant le couvert des arbres, poussaient leurs chevaux dans le milieu du fleuve pour leur couper toute retraite vers le canot.

La voix tonnante du Comanche, suivie d'un coup de carabine sous lequel le cheval d'un des Indiens, mortellement atteint, se cabrait au milieu du courant qui l'entraînait, avertit les deux amis du danger qu'ils couraient.

Pepe se retourna rapidement, mesura l'étendue du péril, et laissa Bois-Rosé tenant en respect, sous le terrible canon de son arme, les ennemis qui s'avan-